





NANINE,

OU

L'HOMME
SANS PREJUGÉ,
COMEDIE

EN TROIS ACTES ET EN VERS,

PAR MONSIEUR

DE VOLTAIRE.



VIENNE EN AUTRICHE,

Chez JEAN PIERRE VAN GHELEN, Imprimeur de
la Cour de sa Majesté Imperiale & Royale.

M D C C L I I I

2



ACTEURS.

LE COMTE D'OLBAN, Seigneur retiré à
la Campagne.

LA BARONNE DE L'ORME, Parente du
Comte, femme impérieuse, aigre, diffi-
cile à vivre.

LA MARQUISE D'OLBAN, Mere du
Comte.

NANINE, fille élevée à la maison du Comte.

PHILIPPE HOMBERT, Païsan du voisinage.

BLAISE, Jardinier.

GERMON, &

MARIN, Domestiques.

*La Scène est dans le Château du Comte
d'Olban.*

NA-



NANINE,
OU
LE PREJUGÉ VAINCU
COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE D'OLBAN, LA BARONNE
DE L'ORME.

LA BARONNE.

IL faut parler, il faut Monsieur le Comte;
Vous expliquer nettement sur mon compte.
Ni vous ni moi n'avons un cœur tout neuf.
Vous êtes libre & depuis deux ans veuf.

A 2

De.

Devers ce tems j'eus cet honneur moi-même :
 Et nos procès dont l'embarras extrême,
 Etoit si triste & si peu fait pour nous,
 Sont enterrés ainsi que mon époux,

LE COMTE.

Oui ; tout procès m'est fort insupportable.

LA BARONNE.

Ne suis-je pas comme eux fort haïssable ?

LE COMTE.

Qui ! vous, Madame ?

LA BARONNE.

Oui, moi. Depuis deux ans,
 Libres tous deux, comme tous deux parens,
 Pour terminer nous habitons ensemble,
 Le sang, le goût, l'intérêt nous rassemble.

LE COMTE.

Ah l'intérêt ! parlez mieux.

LA BARONNE.

Non, Monsieur,
 Je parle bien, & c'est avec douleur,
 Et je sai trop que votre ame inconstante
 Ne me voit plus que comme une parente.

LE COMTE.

Je n'ai pas l'air d'un volage, je croi.

LA BARONNE.

Vous avez l'air de me manquer de foi.

LE COMTE *à part.*

Ah! . . .

LA

LA BARONNE.

Vous savez que cette longue guerre,
Que mon mari vous faisoit pour ma terre,
A dû finir en confondant nos droits
Dans un Hymen dicté par notre choix :
Votre promesse à ma foi vous engage,
Vous différez, & qui differe, outrage.

LE COMTE.

J'attends ma mere.

LA BARONNE.

Elle radote; bon.

LE COMTE,

Je la respecte & je l'aime.

LA BARONNE.

Et moi, non.

Mais pour me faire un affront qui m'étonne
Assurément vous n'attendez personne,
Perfide, ingrat!

LE COMTE.

D'où vient ce grand courroux,
Qui vous a donc dit tout cela?

LA BARONNE.

Qui? Vous!

Vous, votre ton, votre air d'indifférence,
Votre conduite en un mot qui m'offense,
Qui me souleve & qui choque mes yeux.
Ayez moins tort, ou défendez-vous mieux.
Ne vois-je pas l'indignité, la honte,
L'excès, l'affront du goût qui vous surmonte!

A 3

Quoi!

Quoi! pour l'objet le plus vil, le plus bas,
Vous me trompez!

LE COMTE.

Non, je ne trompe pas.
Diffimuler n'est pas mon caractère,
J'étois à vous, vous aviez sù me plaire,
Et j'espérois avec vous retrouver
Ce que le Ciel a voulu m'enlever,
Gouter en paix dans cet heureux azile
Les nouveaux fruits d'un nœud doux & tranquille;
Mais vous cherchez à détruire vos loix.
Je vous l'ai dit, l'amour a deux carquois:
L'un est rempli de ces traits tout de flamme,
Dont la douceur porte la paix dans l'ame,
Qui rend plus purs nos goûts, nos sentimens,
Nos soins plus vifs, nos plaisirs plus touchans;
L'autre n'est plein que de fleches cruelles,
Qui répandant les soupçons, les querelles,
Rebuttent l'ame, y portent la tiédeur,
Font succeder les dégoûts à l'ardeur;
Voilà les traits que vous prenez vous-même,
Contre nous deux; & vous voulez qu'on aime!

LA BARONNE.

Oui, j'aurai tort. Quand vous vous détachez,
C'est donc à moi que vous le reprochez;
Je dois souffrir vos belles incartades,
Vos procédés, vos comparaisons fades;
Qu'ai je donc fait pour perdre votre cœur?
Que me peut on reprocher?

LE COMTE.

Votre humeur.
N'en

N'en doutez pas; oui, la beauté, Madame,
Ne plait qu'aux yeux, la douceur charme l'ame.

LA BARONNE.

Mais êtes-vous sans humeur, vous?

LE COMTE.

Moi! non.

J'en ai sans doute, & pour cette raison,
Je veux, Madame, une femme indulgente,
Dont la beauté douce & compatissante,
A mes défauts facile à se plier,
Daigne avec moi me reconcilier;
Me corriger sans prendre un ton caustique,
Me gouverner sans être tyrannique,
Et dans mon cœur pénétrer pas à pas,
Comme un jour doux dans des yeux délicats;
Qui sent le joug, le porte avec murmure,
L'amour tiran est un Dieu que j'abjure:
Je veux aimer, & ne veux point servir;
C'est votre orgueil qui peut seul m'avilir.
J'ai des défauts, mais le ciel fit les femmes
Pour corriger le levain de nos ames,
Pour adoucir nos chagrins, nos humeurs,
Pour nous calmer, pour nous rendre meilleurs!
C'est là leur lot, & pour moi je préfère
Laideur affable, à beauté rude & fiere.

LA BARONNE.

C'est fort bien dit, traître, vous prétendez;
Quand vous m'outrerez, m'insulterez, m'excéderez;
Que je pardonne en lâche complaisante
De vos amours la honte extravagante;
Et qu'à mes yeux un faux air de hauteur,

A 4

Ex.

Excuse en vous les bassesses du cœur.

LE COMTE.

Comment, Madame?

LA BARONNE.

Oui, la jeune Nanine
Fait tout mon tort; un enfant vous domine,
Une servante, une fille des champs
Que j'élevai par mes soins imprudens,
Que par pitié votre facile mere,
Daigna tirer du sein de la misere:
Vous rougissez?

LE COMTE.

Moi! je lui veux du bien.

LA BARONNE.

Non, vous l'aimez, j'en suis très-sûre.

LE COMTE.

Eh bien!

Si je l'aimois, apprenez donc, Madame,
Que hautement je publierois ma flamme.

LA BARONNE.

Vous en êtes capable?

LE COMTE.

Affurément.

LA BARONNE.

Vous oseriez trahir impudemment,
De votre rang toute la bienséance,
Humilier ainsi votre naissance,
Et dans la honte où vos sens sont plongés,
Braver l'honneur!

LE

LE COMTE.

Dites les préjugés.

Je ne prends point, quoi qu'on en puisse croire,
 La vanité pour l'honneur & la gloire :
 L'éclat vous plaît, vous mettez la grandeur
 Dans des blazons, je la veux dans le cœur ;
 L'homme de bien, modeste avec courage,
 Et la beauté spirituelle, sage,
 Sans bien, sans nom, sans tous ces titres vains,
 Sont à mes yeux les premiers des humains.

LA BARONNE.

Il faut au moins être bon gentil-homme.
 Un vil savant, un obscur honnête homme,
 Seroit chez vous pour un peu de vertu,
 Comme un Seigneur avec honneur reçu.

LE COMTE.

Le vertueux auroit la préférence.

LA BARONNE.

Peut-on souffrir cette humble extravagance?
 Ne doit-on rien, s'il vous plaît, à son rang.

LE COMTE.

Être honnête homme, est ce qu'on doit.

LA BARONNE.

Exigeroit un plus haut caractère. Mon sang

LE COMTE.

Il est très-haut, il brave le vulgaire.

LA BARONNE.

Vous dégradez ainsi la qualité!

A 5

LE

LE COMTE.

Non. Mais j'honore ainsi l'humanité.

LA BARONNE.

Vous êtes fou : quoi le public, l'usage !

LE COMTE.

L'usage est fait pour le mépris du sage,
 Je me conforme à ses ordres gênans
 Pour mes habits, non pour mes sentimens ;
 Il faut être homme, & d'une ame sensée
 Avoir à soi ses goûts & sa pensée ;
 Irai-je en sot aux autres m'informer
 Qui je dois fuir, chercher, louer, blamer :
 Quoi, de mon être il faudra qu'on décide ?
 J'ai ma raison, c'est ma mode & mon guide ;
 Le singe est né pour être imitateur,
 Et l'homme doit agir d'après son cœur.

LA BARONNE.

Voilà parler en homme libre, en sage.
 Allez, aimez des filles de village,
 Cœur noble & grand, soyez l'heureux rival
 Du magister & du greffier fiscal,
 Soutenez bien l'honneur de votre race.

LE COMTE.

Ah juste ciel, que faut-il que je fasse !

S C E N E II.

LE COMTE, LA BARONNE, BLAISE.

LE COMTE.

Que veux-tu, toi ?

BLAISE

BLAISE.

C'est votre Jardinier
Qui vient, Monsieur, humblement supplier
Votre Grandeur.

LE COMTE.

Ma Grandeur! Eh bien, Blaise.
Que te faut-il?

BLAISE.

Mais, c'est, ne vous déplaîse,
Que je voudrois me marier . . .

LE COMTE.

D'accord,
Très-volontiers. Ce projet me plait fort,
Je t'aiderai, j'aime qu'on se marie,
Et la future, est-elle un peu jolie?

BLAISE.

Ah! oui. Ma foi c'est un morceau friand.

LA BARONNE.

Et Blaise en est aimé?

BLAISE.

Certainement.

LE COMTE.

Et nous nommons cette beauté divine;

BLAISE.

Mais, c'est . . .

LE COMTE.

Eh bien . . .

BLAISE.

C'est la belle Nanine.

LE

Nanine,

LE COMTE.

Nanine!

LA BARONNE.

Ah, bon! Je ne m'oppose point
A de pareils amours.

LE COMTE *à part.*

Ciel! à quel point
On m'avilit! Non, je ne le puis être.

BLAISE.

Ce parti-là doit bien plaire à mon maître.

LE COMTE.

Tu dis qu'on t'aime, impudent!

BLAISE.

Ah! pardon.

LE COMTE.

T'a-t-elle dit qu'elle t'aimât?

BLAISE.

Mais . . . Non,
Pas tout à fait, elle m'a fait entendre,
Tant seulement qu'elle a pour nous du tendre,
D'un ton si bon, si doux, si familier,
Elle m'a dit cent fois, cher Jardinier,
Cher ami Blaise, aide-moi donc à faire
Un beau bouquet de fleurs qui puisse plaire
A Monseigneur, à ce Maître charmant;
Et puis d'un air si touché, si touchant,
Elle faisoit ce bouquet, & sa vûe
Etoit troublée, elle étoit toute émue,

Toute

Toute rêveuse, avec un certain air,
Un air, la, qui! peste l'on y voit clair.

LE COMTE.

Blaïse, va-t'en . . . Quoi, j'aurois sù lui plaire.

BLAÏSE.

ça, n'allez pas trainasser notre affaire.

LE COMTE.

Hem! . . .

BLAÏSE.

Vous verrez comme ce terrain-là,
Entre mes mains bientôt profitera:
Répondez donc, pourquoi ne me rien dire?

LE COMTE.

Ah! mon cœur est trop plein. Je me retire . . .
Adieu, Madame.

SCENE III.

LA BARONNE, BLAÏSE.

LA BARONNE,

IL l'aime comme un fou,
J'en suis certaine, & comment donc! par où?
Par quels attrait, par quelle heureuse adresse,
A-t-elle pù me ravir sa tendresse!
Nanine! ô Ciel! quel choix! quelle fureur!
Nanine! non. J'en mourrai de douleur.

BLAÏSE *revenant*,

Ah! vous parlez de Nanine.

LA

Nanine,

LA BARONNE.

Insolente!

BLAISE.

Est-il pas vrai que Nanine est charmante?

LA BARONNE.

Non,

BLAISE.

Eh s'y fait: parlez un peu pour nous,
Protégez Blaise.

LA BARONNE.

Ah quels horribles coups!

BLAISE.

J'ai des écus, Pierre Blaise mon pere
M'a bien laissé trois bons journaux de terre,
Tout est pour elle, écus comptans, journaux,
Tout mon avoir, & tout ce que je vaux.
Mon corps, mon cœur, tout moi-même, tout Blaise.

LA BARONNE.

Autant que toi, crois que j'en serois aise,
Mon pauvre enfant si je peux te servir;
Tous deux ce soir je voudrois vous unir,
Je lui payerai sa dot.

BLAISE.

Digne Baronne,
Que j'aimeral votre chere personne,
Que de plaisir! est-il possible?

LA BARONNE.

Je crains, ami, de ne réussir pas,

Hélas!

BLAI-

BLAISE.

Ah par pitié, réussissez Madame,

LA BARONNE.

Va. Plût au Ciel qu'elle devint ta femme.
Attends mon ordre.

BLAISE,

Eh ! puis-je attendre !

LA BARONNE.

Va.

BLAISE.

Adieu, J'aurai ma foi cet enfant-là,

SCENE IV.

LA BARONNE seule.

V It-on jamais une telle aventure !
 Peut-on sentir une plus vive injure ?
 Plus lâchement se voir sacrifier ?
 Le Comte Olban rival d'un Jardinier !

(à un Laquais.)

Hola, quelqu'un. Qu'on appelle Nanine.
 C'est mon malheur qu'il faut que j'examine.
 Où pouroit-elle avoir pris l'art flatteur,
 L'art de séduire & de garder un cœur,
 L'art d'allumer un feu vif & qui dure ?
 Où ? dans ses yeux, dans la simple nature.
 Je crois pourtant que cet indigne amour,
 N'a point encor osé se mettre au jour ;
 J'ai vû qu'Olban se respecte avec elle,

Ah !

Ah! c'est encore une douleur nouvelle?
 J'espérerois s'il se respectoit moins.
 D'un amour vrai le traître a tous les soins.
 Ah la voici, je me sens au supplice;
 Que la nature est pleine d'injustice?
 A qui va-t-elle accorder la beauté?
 C'est un affront fait à la qualité,
 Approchez-vous, venez Mademoiselle.

SCENE V.

LA BARONNE, NANINE.

MADAME.

NANINE.

LA BARONNE.

Mais! est-elle donc si belle?
 Ces grands yeux noirs ne disent rien du tout;
 Mais s'ils ont dit, j'aime . . . ah je suis à bout.
 Possédons-nous . . . Venez.

NANINE.

Je viens me rendre
 A mon devoir.

LA BARONNE.

Vous vous faites attendre
 Un peu de tems, avancez-vous. Comment!
 Comme elle est mise! & quel ajustement!
 Il n'est pas fait pour une créature
 De votre espèce.

NANINE.

Il est vrai, Je vous jure,
 Par

Par mon respect, qu'en secret j'ai rougi
 Plus d'une fois d'être vêtue ainsi;
 Mais c'est l'effet de vos bontés premières,
 De ces bontés qui me sont toujours chères:
 De tant de soins vous daigniez m'honorer!
 Vous vous plâtiez vous-même à me parer.
 Songez combien vous m'aviez protégée,
 Sous cet habit je ne suis point changée:
 Voudriez-vous, Madame, humilier
 Un cœur soumis, qui ne peut s'oublier!

LA BARONNE.

Approchez-moi ce fauteuil? . . . Ah j'enrage . . .
 D'où venez-vous?

NANINE.

Je lisois.

LA BARONNE.

Quel ouvrage?

NANINE.

Un livre anglais dont on m'a fait présent.

LA BARONNE.

Sur quel sujet?

NANINE.

Il est intéressant,

L'auteur prétend que les hommes sont frères,
 Nés tous égaux. Mais ce sont des chimères,
 Je ne puis croire à cette égalité.

LA BARONNE.

Elle y croira. Quel fond de vanité!
 Que l'on m'apporte ici mon écritoire . . .

B

NA

NANINE.

J'y vais.

LA BARONNE:

Restez. Que l'on me donne à boire.

NANINE,

Quoi?

LA BARONNE.

Rien. Prenez mon éventail ... Sortez.
 Allez chercher mes gands ... Laissez ... Restez,
 Avancez-vous ... Gardez-vous, je vous prie,
 D'imaginer que vous soyez jolie.

NANINE.

Vous me l'avez si souvent répété;
 Que si j'avois ce fond de vanité,
 Si l'amour propre avoit gâté mon ame,
 Je vous devrois ma guérison, Madame.

LA BARONNE.

Où trouve-t-elle ainsi ce qu'elle dit?
 Que je la hais! quoi, belle, & de l'esprit!

(avec dépit.)

Ecoutez-moi. J'eus bien de la tendresse
 Pour votre enfance.

NANINE.

Oui. Puisse ma jeunesse
 Etre honorée encor de vos bontés.

LA BARONNE.

Eh bien, voyez si vous les méritez.
 Je prétends, moi, ce jour, cette heure même;
 Vous établir; jugez si je vous aime.

NA-

NANINE.

Moi!

LA BARONNE.

Je vous donne une dot. Votre Epoux,
Est fort bien fait, & très-digne de vous.
C'est un parti de tout point fort sortable;
C'est le seul même aujourd'hui convenable,
Et vous devez bien m'en remercier.
C'est en un mot Blaise le Jardinier.

NANINE.

Blaise, Madame?

LA BARONNE.

Oui. D'où vient ce sourire!
Hésitez-vous un moment d'y souscrire?
Mes offres sont un ordre, entendez-vous?
Obéissez, ou craignez mon courroux.

NANINE.

Mais . . .

LA BARONNE.

Apprenez qu'un *mais* est une offense;
Il vous sied bien d'avoir l'impertinence
De refuser un mari de ma main!
Ce cœur si simple est devenu bien vain,
Mais votre audace est trop prématurée,
Votre triomphe est de peu de durée;
Vous abusez du caprice d'un jour,
Et vous verrez quel en est le retour,
Petite ingrate, objet de ma colere,
Vous avez donc l'insolence de plaire,
Vous m'entendez; je vous ferai rentrer

B a

Dand

Dans le néant dont j'ai sù vous tirer :
 Tu pleureras ton orgueil, ta folie,
 Je te ferai renfermer pour ta vie
 Dans un couvent.

NANINE.

J'embrasse vos genoux ;
 Renfermez-moi, mon sort sera trop doux :
 Oui, des faveurs que vous vouliez me faire,
 Cette rigueur est pour moi la plus chère ;
 Enfermez-moi dans un cloître à jamais,
 J'y bénirai mon maître & vos bienfaits ;
 J'y calmerai des allarmes mortelles,
 Des maux plus grands, des craintes plus cruelles,
 Des sentimens plus dangereux pour moi,
 Que ce courroux qui me glace d'effroi.
 Madame, au nom de ce courroux extrême,
 Délivrez-moi, s'il se peut, de moi-même,
 Dès cet instant je suis prête à partir.

LA BARONNE.

Est-il possible ! & que viens-je d'ouïr !
 Est-il bien vrai ? me trompez-vous, Nanine ?

NANINE.

Non. Faites-moi cette faveur divine :
 Mon cœur en a trop besoin.

LA BARONNE.

(avec un emportement de tendresse.)
 Leve-toi.

Que je t'embrasse, ô jour heureux pour moi.
 Ma chère amie ! eh bien je vais sur l'heure,
 Préparer tout pour choisir ta demeure,
 Ah quel plaisir que de vivre en couvent !

NANINE.

C'est pour le moins un abri consolant.

LA BARONNE.

Non. C'est ma fille un séjour délectable.

NANINE.

Le croyez - vous ?

LA BARONNE.

Le monde est haïssable,

Jaloux.

NANINE.

Oh oui.

LA BARONNE.

Fou, méchant, vain, trompeur,
Changeant, ingrat, tout cela fait horreur.

NANINE.

Oui. J'entrevois qu'il me seroit funeste,
Qu'il faut le fuir . . .

LA BARONNE.

La chose est manifeste,
Un bon couvent est un port assuré:
Monsieur le Comte, ah je vous prévien-drai.

NANINE.

Que dites-vous de Monseigneur ?

LA BARONNE.

Je t'aime
A la fureur, & dès ce moment même,
Je voudrois bien te faire le plaisir

De

De t'enfermer pour ne jamais sortir.
 Mais il est tard, hélas il faut attendre
 Le point du jour. Ecoute, il faut te rendre
 Vers le minuit dans mon appartement,
 Nous partirons d'ici secrètement;
 Pour ton couvent à cinq heures sonnantes,
 Sois prête au moins.

S C E N E VI.

NANINE seule.

Quelles douleurs cuisantes?
 Quel embarras! quel tourment! quel dessein!
 Quels sentimens combattent dans mon sein!
 Hélas! je suis le plus aimable maître,
 En le fuyant je l'offense peut-être.
 Mais en restant, l'excès de ses bontés.
 M'attireroit trop de calamités;
 Dans sa maison mettroit un trouble horrible,
 Madame croit qu'il est pour moi sensible,
 Que jusqu'à moi ce cœur peut s'abaisser,
 Je le redoute, & n'ose le penser.
 De quel courroux Madame est animée?
 Quoi, l'on me hait, & je crains d'être aimée?
 Mais moi, mais moi! je me crains encor plus;
 Mon cœur troublé, de lui-même est confus,
 Que devenir? de mon état tirée,
 Pour mon malheur je suis trop éclairée.
 C'est un danger, c'est peut-être un grand tort
 D'avoir une ame au-dessus de son fort.
 Il faut partir; j'en mourrai, mais n'importe.

SCE-

SCENE VII.

LE COMTE, NANINE, UN LAQUAIS.

LE COMTE.

HOla, quelqu'un, qu'on reste à cette porte,
Des sièges, vite.

*(Il fait la révérence à Nanine qui lui en
fait une profonde.)*

Abséions-nous ici.

NANINE.

Qui moi, Monsieur ?

LE COMTE.

Oui. Je le veux ainsi,

Et je vous rends ce que votre conduite,
Votre beauté, votre vertu mérite.

Un diamant trouvé dans un désert

Est-il moins beau, moins précieux, moins cher ?

Quoi ! vos beaux yeux semblent mouillés de lar-

Ah ! je le vois. Jalouse de vos charmes, *(mes.)*

Notre Baronne aura par ses aigreurs,

Par son courroux, fait répandre vos pleurs.

NANINE.

Non, Monsieur, non, sa bonté respectable

Jamais pour moi ne fut si favorable,

Et j'avouerais qu'ici tout m'attendrit.

LE COMTE.

Vous me charmez ; je craignois son dépit.

NANINE.

Hélas ! pourquoi ?

LE COMTE.

Jeune & belle Nanine,
 La jalousie en tous les cœurs domine.
 L'homme est jaloux dès qu'il peut s'enflâmer;
 La femme l'est même avant que d'aimer.
 Un jeune objet, beau, doux, discret, sincere,
 A tout son sexe est bien sûr de déplaire.
 L'homme est plus juste, & d'un sexe jaloux
 Nous vous vengeons autant qu'il est en nous.
 Croyez surtout que je vous rends justice,
 J'aime ce cœur qui n'a point d'artifice,
 J'admire encore à quel point vous avez
 Développé vos talens cultivés;
 De votre esprit la naïve justesse
 Me rend surpris autant qu'il m'intéresse.

NANINE.

J'en ai bien peu: Mais quoi! je vous ai vû,
 Et je vous ai tous les jours entendu,
 Vous avez trop relevé ma naissance,
 Je vous dois trop, c'est par vous que je pense.

LE COMTE.

Ah! croyez-moi, l'esprit ne s'apprend pas,

NANINE.

Je pense trop pour un état si bas,
 Au dernier rang les destins m'ont comprise.

LE COMTE.

Dans le premier vos vertus vous ont mise.
 Naïvement dites-moi quel effet
 Ce livre anglais sur votre esprit a fait?

NANINE.

Il ne m'a point du tout persuadée :
 Plus que jamais, Monsieur, j'ai dans l'idée
 Qu'il est des cœurs si grands, si généreux,
 Que tout le reste est bien vil auprès d'eux.

LE COMTE.

Vous en êtes la preuve . . . Ah ça, Nanine,
 Permettez-moi qu'ici l'on vous destine
 Un fort, un rang, moins indigne de vous.

NANINE.

Hélas ! mon fort étoit trop haut, trop doux.

LE COMTE.

Non. Désormais soyez de la famille ;
 Ma mere arrive, elle vous voit en fille ;
 Et mon estime & sa tendre amitié
 Doivent ici vous mettre sur un pié
 Fort éloigné de cette indigne gêne
 Où vous tenoit une femme hautaine.

NANINE.

Elle n'a fait, hélas ! que m'avertir
 De mes devoirs . . . Qu'ils sont durs à remplir !

LE COMTE.

Quoi ? quel devoir ? Ah ! le votre est de plaire ;
 Il est rempli. Le nôtre ne l'est guere :
 Il vous falloit plus d'aisance & d'éclat,
 Vous n'êtes pas encor dans votre état.

NANINE.

J'en suis sortie, & c'est ce qui m'accable ;

B 5

C'est

C'est un malheur peut-être irréparable.

(*se levant.*)

Ah, Monseigneur ! ah, mon Maître ! écarterez
De mon esprit toutes ces vanités.
De vos bienfaits, confuse, pénétrée,
Laissez-moi vivre à jamais ignorée.
Le Ciel me fit pour un état obscur,
L'humilité n'a pour moi rien de dur.
Ah ! laissez-moi ma retraite profonde
Et que ferois-je & que verrois-je au monde,
Après avoir admiré vos vertus ?

LE COMTE.

Non, c'en est trop, je n'y résiste plus.
Qui ? vous, obscure ! vous !

NANINE.

Quoi que je fasse,
Puis-je de vous obtenir une grâce ?

LE COMTE.

Qu'ordonnez-vous ? parlez.

NANINE.

Depuis un tems
Votre bonté me comble de présens.

LE COMTE.

Eh bien pardon. J'en agis comme un pere,
Un pere tendre à qui sa fille est chere ;
Je n'ai point l'art d'embellir un présent,
Et je suis juste & ne suis point galant.
De la fortune il faut venger l'injure ;
Elle vous traita mal. Mais la nature

En

En récompense a voulu vous doter
De tous les biens; j'aurois dû l'imiter.

NANINE.

Vous en avez trop fait; mais je me flatte
Qu'il m'est permis sans que je sois ingrate;
De disposer de ces dons précieux,
Que votre main rend si chers à mes yeux.

LE COMTE.

Vous m'outragez.

SCENE VIII.

LE COMTE, NANINE, GERMON.

GERMON.

Madame vous demande,
Madame attend.

LE COMTE.

Eh, que Madame attende.
Quoi! l'on ne peut un moment vous parler,
Sans qu'aussitôt on vienne nous troubler?

NANINE.

Avec douleur, sans doute, je vous laisse,
Mais vous savez qu'elle fut ma maîtresse.

LE COMTE.

Non, non. Jamais je ne veux le savoir.

NANINE.

Elle conserve un reste de pouvoir.

LE

LE COMTE.

Elle n'en garde aucun, je vous assure:]
 Vous gémissiez . . . Quoi! votre cœur murmure,
 Qu'avez-vous donc?

NANINE.

Je vous quitte à regret,
 Mais il le faut . . . O Ciel! c'en est donc fait.

Elle sort.

SCENE IX.

LE COMTE *seul.*

Elle pleuroit; d'une femme orgueilleuse,
 Depuis long-tems l'aigreur capricieuse
 La fait gémir sous trop de dureté;
 Et de quel droit? par quelle autorité?
 Sur ces abus ma raison se récrie.
 Ce monde-ci n'est qu'une loterie
 De biens, de rangs, de dignités, de droits,
 Brigués sans titre, & répandus sans choix.
 Eh . . .

GERMON.

Monseigneur.

LE COMTE.

Demain sur sa toilette
 Vous porterez cette somme complete
 De trois cent Louis d'or; n'y manquez pas.
 Puis vous irez chercher ses gens là bas;
 Ils attendront.

GER-

GERMON.

Madame la Baronne
 Aura l'argent que Monseigneur me donne
 Sur sa toilette,

LE COMTE.

Eh! l'esprit lourd: eh non!
 C'est pour Nanine, entendez-vous?

GERMON.

Pardon!

LE COMTE.

Allez, allez, laissez-moi.

(Germon sort.)

Ma tendresse

Assurément n'est point une faiblesse :

Je l'idolâtre, il est vrai, mais mon cœur

Dans ses yeux seuls n'a point pris son ardeur.

Son caractère est fait pour plaire au sage,

Et sa belle ame a mon premier hommage.

Mais son état? . . . Elle est trop au-dessus.

Fut il plus bas, je l'en aimerois plus.

Mais puis-je enfin l'épouser? Oui, sans doute,

Pour être heureux qu'est-ce donc qu'il en coûte?

D'un monde vain dois-je craindre l'écueil,

Et de mon goût me priver par orgueil?

Mais la coutume . . . Eh bien, elle est cruelle,

Et la nature eut ses droits avant elle.

Eh quoi! rival de Blaise! pourquoi non?

Blaise est un homme. Il l'aime. Il a raison.

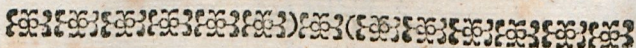
Elle fera dans une paix profonde,

Le bien d'un seul & les desirs du monde.

Elle

Elle doit plaire aux Jardiniers, aux Rois,
Et mon bonheur justifiera mon choix.

Fin du premier Acte.



A C T E II.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE D'OLBAN seul.

AH! cette nuit est une année entiere;
Que le sommeil est loin de ma paupiere!
Tout dort ici, Nanine dort en paix;
Un doux repos rafraîchit ses attraits;
Et moi je vais, je cours, je veux écrire,
Je n'écris rien. Vainement je veux lire.
Mon œil troublé voit les mots sans les voir,
Et mon esprit ne les peut concevoir.
Dans chaque mot le seul nom de Nanine
Est imprimé par une main divine.
Hola, quelqu'un, qu'on vienne. Quoi! mes gens
Sont-ils pas las de dormir si long-tems?
Germon, Marin.

MARIN derriere le Théâtre.

J'accours.

LE COMTE.

Quelle paresse!
Eh! venez vite, il fait jour: le tems presse.
Arrivez donc.

MA

MARIN.

Eh, Monsieur, quel lutin
Vous a fans nous éveillé si matin ?

LE COMTE.

L'amour.]

MARIN.

Oh, oh! la Baronne de l'Orme
Ne permet pas qu'en ce logis on dorme:
Qu'ordonnez-vous?

LE COMTE.

Je veux, mon cher Mar
Je veux avoir au plus tard pour demain
Six chevaux neufs, un nouvel équipage,
Femme de chambre adroite, bonne & sage;
Valet de chambre, avec deux grands laquais,
Point libertins, qu'ils soient jeunes, bien faits:
Des diamans, des boucles des plus belles,
Des bijoux d'or, des étoffes nouvelles.
Parts dans l'instant, cours en poste à Paris;
Creve tous les chevaux.

MARIN.

Vous voila pris!
J'entends, j'entends. Madame la Baronne
Est la maîtresse aujourd'hui qu'on nous donne,
Vous l'épousez?

LE COMTE.

Quel que soit mon projet,
Vole & reviens.

MARIN.

Vous serez satisfait,

SCENE II.

LE COMTE *seul.*

QUoi! j'aurai donc cette douceur extrême,
 De rendre heureux, d'honorer ce que j'aime.
 Notre Baronne avec fureur criera,
 Très-volontiers, & tant qu'elle voudra.
 Les vains discours, le monde, la Baronne,
 Rien ne m'émeut, & je ne crains personne.
 ux préjugés c'est trop être soumis,
 faut les vaincre, ils sont nos ennemis;
 ceux qui font les esprits raisonnables,
 us vertueux, sont les seuls respectables.
 Eh mais . . . quel bruit entens-je dans ma cour?
 C'est un carosse. Oui . . . mais . . . au point du jour
 Qui peut venir? . . . C'est ma mère peut-être,
 Germon . . .

GERMON *arrivant.*

Monsieur.

LE COMTE.

Vois ce que ce peut être.

GERMON.

C'est un carosse.

LE COMTE.

Eh qui? Par quel hazard?

Qui vient ici?

GERMON.

L'on ne vient point. L'on part.LE

LE COMTE.

Comment on part?

GERMON.

Madame la Baronne

Sort tout à l'heure.

LE COMTE.

Oh je le lui pardonne;

Que pour jamais puisse-t-elle sortir.

GERMON.

Avec Nanine elle est prête à partir.

LE COMTE.

Ciel! que dis-tu? Nanine?

GERMON.

La suivante

Le dit tout haut.

LE COMTE.

Quoi donc?

GERMON.

Votre parente

Part avec elle. Elle va, ce matin,

Mettre Nanine à ce Couvent voisin.

LE COMTE.

Courons, volons. Mais quoi! que vais-je faire!

Pour leur parler je suis trop en colere;

N'importe: allons. Quand je devrois... mais non,

On verroit trop toute ma passion;

Qu'on ferme tout, qu'on vole, qu'on l'arrête,

Répondez-moi d'elle sur votre tête:

C

Ame,

Amenez-moi Nanine. (Germont sort.)

Ah juste ciel?

On l'enlevoit. Quel jour ! quel coup mortel !
 Qu'ai-je donc fait, pourquoi, par quel caprice,
 Par quelle ingratitude & cruelle injustice ?
 Qu'ai-je donc fait hélas ! que l'adorer,
 Sans la contraindre, & sans me déclarer,
 Sans allarmer sa timide innocence !
 Pourquoi me fuir ? je m'y perds plus j'y pense.

SCENE III.

LE COMTE, NANINE.

LE COMTE.

Belle Nanine, est-ce vous que je voi ?
 Quoi vous voulez vous dérober à moi ?
 Ah répondez, expliquez vous de grace ;
 Vous avez craint, sans doute, la menace
 De la Baronne ; & ces purs sentimens
 Que vos vertus m'inspirent dès long-tems,
 Plus que jamais l'auront sans doute aigrie.
 Vous n'auriez point de vous-même eû l'envie
 De nous quitter, d'arracher à ces lieux
 Leur seul éclat, que leur prétoient vos yeux ;
 Hier au soir, de pleurs toute trempée,
 De ce dessein étiez-vous occupée ?
 Répondez donc. Pourquoi me quittiez-vous ?

NANINE.

Vous me voyez tremblante à vos genoux.

LE COMTE *la relevant.*

Ah parlez-moi. Je tremble plus encore.

NA-

NANINE.

Madame.

LE COMTE.

Eh bien ?

NANINE.

Madame, que j'honore,
Pour le Couvent n'a point forcé mes vœux.

LE COMTE.

Ce seroit-vous! qu'entens-je! ah malheureux!

NANINE.

Je vous l'avoue: oui, je l'ai conjurée
De mettre un frein à mon ame égarée.

... Elle vouloit, Monsieur, me marier.

LE COMTE.

Elle! à qui donc?

NANINE.

A votre Jardinier.

LE COMTE.

Le digne choix!

NANINE.

Et moi toute honteuse,
Plus qu'on ne croit peut-être malheureuse;
Moi qui repousse avec un vain effort
Des sentimens au-dessus de mon sort,
Que vos bontés avoient trop élevée;
Pour m'en punir j'en dois être privée.

LE COMTE.

Vous? vous punir? ah Nanine! & de quoi?

C 2

NA.

NANINE.

D'avoir osé soulever contre moi
 Votre parente, autrefois ma maîtresse.
 Je lui déplais, mon seul aspect la blesse;
 Elle a raison; & j'ai près d'elle hélas!
 Un tort bien grand . . . qui ne finira pas.
 J'ai craint ce tort, il est peut-être extrême.
 J'ai prétendu m'arracher à moi-même,
 Et déchirer dans les austérités,
 Ce cœur trop haut, trop fier de vos bontés,
 Venger sur lui sa faute involontaire.
 Mais ma douleur hélas la plus amère,
 En perdant tout, en courant m'éclipser,
 En vous fuyant, fut de vous offenser.

LE COMTE *se détournant & se promenant.*

Quels sentimens, & quelle ame ingénue!
 En ma faveur est-elle prévenue?
 A-t-elle craint de m'aimer? ô vertu!

NANINE.

Cent fois pardon si je vous ai déplû.
 Mais permettez qu'au fonds d'une retraite,
 J'aïlle cacher ma douleur inquiète;
 M'entretenir en secret à jamais,
 De mes devoirs, de vous, de vos bienfaits.

LE COMTE.

N'en parlons plus. Ecoutez la Baronne
 Vous favorise, & noblement vous donne
 Un domestique, un rustre pour époux;
 Moi j'en fai un moins indigne de vous.
 Il est d'un rang fort au-dessus de Blaise,
 Jeu.

Jeune, honnête homme, il est fort à son aise ;
 Je vous réponds qu'il a des sentimens ;
 Son caractère est loin des mœurs du tems ;
 Et je me trompe, ou pour vous j'envifage
 Un destin doux, un excellent ménage.
 Un tel parti flatte-t-il votre cœur ?
 Vaut-il pas bien le Couvent ?

NANINE.

. . . Non Monsieur . . .

Ce nouveau bien que vous daignez me faire,
 Je l'avouerais, ne peut me satisfaire ;
 Vous pénétrez mon cœur reconnaissant ;
 Daignez y lire, & voyez ce qu'il sent.
 Voyez sur quoi ma retraite se fonde,
 Un Jardinier, un Monarque du monde,
 Qui pour époux s'offrirait à mes vœux,
 Également me déplairoient tous deux.

LE COMTE.

Vous décidez mon sort. Eh bien Nanine ;
 Connaissez donc celui qu'on vous destine :
 Vous l'estimez ; il est sous votre loi,
 Il vous adore, & cet époux . . . c'est moi.
 L'étonnement, le trouble l'a faisie.
 Ah parlez-moi : disposez de ma vie,
 Ah reprenez vos sens trop agités.

NANINE.

Qu'ai-je entendu !

LE COMTE.

Ce que vous méritez.

C 3

NA.

NANINE.

Quoi vous m'aimez ... ah gardez-vous de croire,
 Que j'ose user d'une telle victoire.
 Non, Monsieur, non, je ne souffrirai pas
 Qu'ainsi pour moi vous descendiez si bas ;
 Un tel hymen est toujours trop funeste,
 Le goût se passe, & le repentir reste.
 J'ose à vos pieds attester vos ayeux . . .
 Hélas sur moi ne jetez point les yeux.
 Vous avez pris pitié de mon jeune âge ;
 Formé par vous, ce cœur est votre ouvrage,
 Il en seroit indigne désormais,
 S'il acceptoit le plus grand des bienfaits,
 Oui, je vous dois des refus, oui, mon ame
 Doit s'immoler.

LE COMTE.

Non, vous serez ma femme ;
 Quoi! tout à l'heure, ici vous m'assuriez,
 Vous l'avez dit, que vous refuseriez
 Tout autre époux, fut-ce un prince.

NANINE.

Oui sans doute,
 Et ce n'est pas ce refus qui me coûte.

LE COMTE.

Mais me haïssez-vous?

NANINE.

Aurois-je fui ;
 Craindrois-je tant, si vous étiez haï ?

LE COMTE.

Ah! ce mot seul a fait ma destinée.

NA:

NANINE.
Eh! que prétendez-vous?

LE COMTE.

Notre hyménée.

NANINE.

Songez.

LE COMTE.

Je songe à tout.

NANINE.

Mais prévoyez.

LE COMTE.

Tout est prévu.

NANINE.

Si vous m'aimez, croyez.

LE COMTE.

Je crois former le bonheur de ma vie.

NANINE.

Vous oubliez.

LE COMTE.

Il n'est rien que j'oublie.

Tout sera prêt & tout est ordonné.

NANINE.

Quoi malgré moi votre amour obstiné.

LE COMTE.

Oui, malgré vous ma flamme impatiente,
Va tout presser pour cette heure charmante;

Un seul instant je quitte vos attraits ;
 Pour que mes yeux n'en soient privés jamais ;
 Adieu , Nanine , adieu vous que j'adore.

S C E N E IV.

NANINE *seul.*

Ciel est-ce un rêve ! & puis-je croire encore,
 Que je parviene au comble du bonheur !
 Non , ce n'est pas l'excès d'un tel honneur,
 Tout grand qu'il est, qui me plait & me frappe :
 A mes regards tant de grandeurs échappe.
 Mais épouser ce mortel généreux,
 Lui , cet objet de mes timides vœux,
 Lui que j'avois tant craint d'aimer ; que j'aime,
 Lui qui m'élève au-dessus de moi-même ;
 Je l'aime trop pour pouvoir l'avilir ;
 Je devrois . . . non, je ne peux plus le fuir,
 Non, mon état ne sauroit se comprendre.
 Moi l'épouser ? quel parti dois-je prendre ?
 Le ciel pourra m'éclairer aujourd'hui ,
 Dans ma faiblesse il m'envoie un appui.
 Peut-être même . . . Allons, il faut écrire,
 Il faut . . . par où commencer , & que dire ?
 Quelle surprise ? écrivons promptement,
 Avant d'oser prendre un engagement.

Elle se met à écrire.

S C E N E V.

NANINE , BLAISE.

BLAISE.

AH ! la voici. Madame la Baronne ;

En

En ma faveur vous a parlé, mignonne.
Ouais. Elle écrit sans me voir seulement,

NANINE *écrivant toujours.*

Blaise, bon jour.

BLAISE.

Bon jour est sec vraiment.

NANINE *écrivant.*

A chaque mot mon embarras redouble,
Toute ma Lettre est pleine de mon trouble.

BLAISE.

Le grand génie! elle écrit tout courant;
Qu'elle a d'esprit! & que n'en ai-je autant!
ça, je disois.

NANINE.

Eh bien?

BLAISE.

Elle m'impose
Par son maintien: devant elle-je n'ose
M'expliquer... la... tout comme je voudrois:
Je suis venu cependant tout exprès.

NANINE.

Cher Blaise, il faut me rendre un grand service.

BLAISE.

Oh! deux plutôt.

NANINE.

Je te fais la justice
De me fier à ta discrétion,

A ton bon cœur.

BLAISE.

Oh! parlez sans façon :
Car, voyez-vous, Blaise est prêt à tout faire,
Pour vous servir, vite, point de mystère.

NANINE.

Tu vas souvent au village prochain,
A Rémyval, à droite du chemin.

BLAISE.

Oui.

NANINE.

Pourrois-tu trouver dans ce village
Philippe Hombert?

BLAISE.

Non. Quel est ce visage?
Philippe Hombert? je ne connais pas ça.

NANINE.

Hier au soir je crois qu'il arriva ;
Informe-t'en. Tâche de lui remettre,
Mais sans délai, cet argent, cette Lettre.

BLAISE.

Oh! de l'argent.

NANINE.

Donne aussi ce paquet,
Monte à cheval pour avoir plutôt fait :
Parts, & fois sûr de ma reconnaissance.

BLAISE.

J'irois pour vous au fin fond de la France.

Phi-

Philippe Hombert est un heureux manant,
La bourse est pleine : ah ! que d'argent comptant !
Est - ce une dette !

NANINE.

Elle est très - avérée ;

Il n'en est point, Blaise, de plus sacrée ;
Ecoute. Hombert est peut-être inconnu,
Peut-être même il n'est pas revenu.
Mon cher ami, tu me rendras ma lettre,
Si tu ne peux en ses mains la remettre.

BLAISE.

Mon cher ami !

NANINE.

Je me fie à ta foi !

BLAISE.

Son cher ami !

NANINE.

Vas, j'attends tout de toi.

SCENE VI.

BLAISE.

D'Où diable vient cet argent ! quel message !
Il nous auroit aidés dans le ménage.
Allons, elle a pour nous de l'amitié,
Et ça vaut mieux que de l'argent, morgué :
Courons, courons.

*(Il met l'argent, & le paquet dans sa poche ;
il rencontre la Baronne & la heurte.)*

LA

LA BARONNE.

Eh, le butor! . . . arrête.
L'étourdi m'a pensé casser la tête.

BLAISE,

Pardon, Madame.

LA BARONNE.

Où vas-tu? que tiens-tu?
Que fait Nanine? As-tu rien entendu?
Monsieur le Comte est-il bien en colère?
Quel billet est-ce là?

BLAISE.

C'est un mystère.

Peste! . . .

LA BARONNE.

Voyons.

BLAISE.

Nanine gronderoit.

LA BARONNE.

Comment dis-tu? Nanine! Elle pourroit
Avoir écrit, te charger d'un message?
Donne, ou je romps soudain ton mariage.
Donne, te dis-je.

BLAISE *riant*.

Oh, oh.

LA BARONNE.

De quoi ris-tu?

BLAI-

BLAISE *riant encore.*

Ah, ah.

LA BARONNE.

J'en veux savoir le contenu :

(Elle décachete la lettre.)

Il m'intéresse, ou je suis bien trompée.

BLAISE *riant encore.*

Ah, ah, ah, ah, qu'elle est bien attrapée !

Elle n'a là qu'un chiffon de papier :

Moi j'ai l'argent, & je m'en vais payer

Philippe Hombert : faut servir la maîtresse.

Courons.

SCENE VII.

LA BARONNE *seule.*

Lisons. „Ma joie & ma tendresse
 „Sont sans mesure, ainsi que mon bonheur ;
 „Vous arrivez, quel moment pour mon cœur !
 „Quoi ! je ne puis vous voir & vous entendre,
 „Entre vos bras je ne puis me jeter !
 „Je vous conjure au moins de vouloir prendre
 „Ces deux paquets ; daignez les accepter.
 „Sachez qu'on m'offre un fort digne d'envie
 „Et dont il est permis de s'éblouir ;
 „Mais il n'est rien que je ne sacrifie
 „Au seul mortel que mon cœur doit chérir.
 Ouais. Voilà donc le stîle de Nanine !
 Comme elle écrit, l'innocente orpheline !
 Comme elle fait parler la passion !

En

En vérité ce billet est bien bon.
 Tout est parfait, je ne me sens pas d'aïse.
 Ah, ah, rusée, ainsi vous trompiez Blaise!
 Vous m'enleviez en secret mon amant,
 Vous avez feint d'aller dans un couvent,
 Et tout l'argent que le Comte vous donne,
 C'est pour Philippe Hombert? Fort bien friponne,
 J'en suis charmée, & le perfide amour.
 Du Comte Olban méritoit bien ce tour.
 Je m'en doutois, que le cœur de Nanine
 Etoit plus bas que sa basse origine.

SCENE VIII.

LE COMTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Venez, venez, homme à grands sentimens,
 Homme au-dessus des préjugés du tems,
 Sage amoureux, philosophe sensible,
 Vous allez voir un trait assez risible.
 Vous connaissez sans doute à Rémival,
 Monsieur Philippe Hombert votre rival.

LE COMTE.

Ah! quels discours vous me tenez!

LA BARONNE.

Peut-être

Ce billet-là vous le fera connaître.
 Je crois qu'Hombert est un fort beau garçon.

LE COMTE.

Tous vos efforts ne sont plus de saison,

Mon

Mon parti pris, je suis inébranlable.
 Contétez - vous du tour abominable
 Que vous vouliez me jouer ce matin.

LA BARONNE.

Ce nouveau tour est un peu plus malin.
 Tenez, lisez. Ceci pourra vous plaire,
 Vous connaîtrez les mœurs, le caractère
 Du digne objet qui vous a subjugué.

(Tandis que le Comte lit.)

Tout en lisant il me semble intrigué.
 Il a pâli, l'affaire émeut sa bile . . .
 Eh bien, Monsieur, que pensez-vous du file?
 Il ne voit rien, ne dit rien, n'entend rien:
 Oh, le pauvre homme! il le méritoit bien.

LE COMTE.

Ai-je bien lû? Je demeure stupide:
 O tour affreux, sexe ingrat, cœur perfide!

LA BARONNE.

Je le connais, il est né violent,
 Il est prompt, ferme, il va dans un moment
 Prendre un parti.

S C E N E IX.

LE COMTE, LA BARONNE, GERMON.

GERMON.

V Oici dans l'avenue

Madame Olban,

LA

Nanine,

LA BARONNE.

La vieille est revenue?

GERMON.

Madame votre mere, entendez-vous?
Est près d'ici, Monsieur.

LA BARONNE.

Dans son courroux
Il est devenu sourd, La lettre opere.

GERMON *criant.*

Monsieur.

LE COMTE.

Plait-il?

GERMON *haut.*

Madame votre mere;

Monsieur.

LE COMTE.

Que fait Nanine en ce moment?

GERMON.

Mais... elle écrit dans son appartement.

LE COMTE *d'un air froid & sec.*

Allez saisir ses papiers, allez prendre
Ce qu'elle écrit, vous viendrez me le rendre;
Qu'on la renvoie à l'instant.

GERMON.

Qui, Monsieur?

LE COMTE,

Nanine.

GER-

GERMON.

Non, je n'aurois pas ce cœur :
Si vous saviez à quel point sa personne
Nous charme tous, comme elle est noble, bonne!

LE COMTE.

Obéissez ou je vous chasse.

GERMON.

Allons.

Il sort.

S C E N E X.

LE COMTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

AH! je respire ; enfin nous l'emportons :
Vous devenez un homme raisonnable.
Ah ça , voyez s'il n'est pas véritable
Qu'on tient toujours de son premier état,
Et que les gens dans un certain éclat,
Ont un cœur noble, ainsi que leur personne ?
Le sang fait tout, & la naissance donne
Des sentimens à Nanine inconnus.

LE COMTE.

Je n'en crois rien ; mais soit, n'en parlons plus,
Réparons tout ; le plus sage, en sa vie,
A quelquefois ses accès de folie :
Chacun s'égare, & le moins imprudent
Est celui-là qui plutôt se repent.

LA BARONNE.

Oui.

LE COMTE.

Pour jamais cessez de parler d'elle.

D

LA

LA BARONNE.

Très-volontiers.

LE COMTE.

Ce sujet de querelle

Doit s'oublier.

LA BARONNE.

Mais vous, de vos sermens
Souvenez-vous,

LE COMTE.

Fort bien. Je vous entends,
Je les tiendrai.

LA BARONNE.

Ce n'est qu'un prompt hommage
Qui peut ici réparer mon outrage.
Indignement notre hymen différé
Est un affront.

LE COMTE.

Il fera réparé.
Madame, il faut.

LA BARONNE.

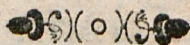
Il ne faut qu'un Notaire.

LE COMTE,

Vous savez bien . . . que j'attendois ma mere.

LA BARONNE.

Elle est ici.



SCENE XI.

LA MARQUISE, LE COMTE,

LA BARONNE.

LE COMTE à sa mere.

MAdame, j'aurois dû

à part.

à sa mere.

Philippe Hombert!... Vous m'avez prévenu;
Et mon respect, mon zèle, ma tendresse...

(à part.)

Avec cet air innocent, la traîtresse!

LA MARQUISE.

Mais vous extravaguez, mon très-cher fils.

On m'avoit dit en passant par Paris,

Que vous aviez la tête un peu frappée,

Je m'appercois qu'on ne m'a pas trompée;

Mais ce mal-là,

LE COMTE.

Ciel, que je suis confus!

LA MARQUISE.]

Prend-il souvent?

LE COMTE.

Il ne me prendra plus.

LA MARQUISE.

ça, je voudrois ici vous parler seule.

(faisant une petite révérence à la Baronne.)

Bon jour, Madame.

LA BARONNE à part.

Hom. La vieille bégueule.

D 2

Ma

Madame, il faut vous laisser le plaisir
D'entretenir Monsieur tout à loisir.

Je me retire.

Elle sort.

S C E N E XII.

LA MARQUISE, LE COMTE.

LA MARQUISE *parlant fort vite & d'un ton de
petite vieille babilharde.*

EH bien, Monsieur le Comte,
Vous faites donc à la fin votre compte
De me donner la Baronne pour bru ;
C'est sur cela que j'ai vite accouru.
Votre Baronne est une acariâtre,
Impertinente, altiere, opiniâtre,
Qui n'eut jamais pour moi le moindre égard.
Qui l'an passé, chez la Marquise Agard,
En plein souper me traita de bavarde ;
D'y plus souper désormais Dieu m'en garde,
Bavarde, moi ! je fais d'ailleurs très-bien
Qu'elle n'a pas, entre-nous, tant de bien :
C'est un grand point, il faut qu'on s'en informe ;
Car on m'a dit que son château de l'Orme
A son mari n'appartient qu'à moitié ;
Qu'un vieux procès, qui n'est pas oublié,
Lui disputoit la moitié de la terre.
J'ai sù cela de feu votre grand pere :
Il disoit vrai ; c'étoit un homme lui.
On n'en voit plus de sa trempe aujourd'hui,
Paris est plein de ces petits bouts d'homme,
Vains, fiers, fous, fots, dont le caquet m'affomme,

Par-

Parlant de tout avec l'air empressé,
 Et se moquant toujours du tems passé.
 J'entends parler de nouvelle cuisine,
 De nouveaux goûts; on creve, on se ruine:
 Les femmes sont sans frein, & les maris
 Sont des bènets. Tout va de pis en pis.

LE COMTE *relisant le billet.*

Qui l'auroit crû? ce trait me désespere.
 Eh bien, Germon?

S C E N E XIII.

LA MARQUISE, LE COMTE, GERMON.

GERMON.

V Oici votre Notaire.

LE COMTE.

Oh! qu'il attende.

GERMON.

Eh! voici le papier,
 Qu'elle devoit, Monsieur, vous envoyer.

LE COMTE *lisant.*

Donne . . . fort bien. Elle m'aime, dit-elle,
 Et par respect me refuse! . . . Infidelle!
 Tu ne dis pas la raison du refus!

LA MARQUISE.

Ma foi, mon fils a le cerveau perclus;
 C'est sa Baronne, & l'amour le domine.

D 3

LE

LE COMTE à *Germon*.

M'a-t-on bientôt délivré de Nanine ?

GERMON.

Hélas ! Monsieur , elle a déjà repris
Modestement ses champêtres habits,
Sans dire un mot de plainte & de murmure.

LE COMTE.

Je le erois bien.

GERMON.

Elle a pris cette injure
Tranquillement, lorsque nous pleurons tous.

LE COMTE.

Tranquillement ?

LA MARQUISE.

Hem ! de qui parlez-vous ?

GERMON.

Nanine, hélas ! Madame, que l'on chasse,
Tout le château pleure de sa disgrace.

LA MARQUISE.

Vous la chassez ; je n'entends point cela :
Quoi ! ma Nanine ? Allons , rappelez-la.
Qu'a-t-elle fait ma charmante orpheline ?
C'est moi, mon fils, qui vous donnai Nanine :
Je me souviens qu'à l'âge de dix ans ,
Elle enchantoit tout le monde céans.
Notre Barone ici la prit pour elle,
Et je prédis dès lors que cette belle
Seroit fort mal, & j'ai très bien prédit :

Mais

Mais j'eus toujours chez vous peu de crédit.
 Vous prétendez tout faire à votre tête,
 Chasser Nanine c'est un trait malhonnête.

LE COMTE.

Quoi! seule, à pied, sans secours, sans argent!

GERMON.

Ah! j'oubliois de dire qu'à l'instant
 Un vieux bon homme à vos gens se présente;
 Il dit que c'est une affaire importante
 Qu'il ne sauroit communiquer qu'à vous,
 Il veut, dit-il, se mettre à vos genoux.

LE COMTE.

Dans le chagrin où mon cœur s'abandonne,
 Suis-je en état de parler à personne?

LA MARQUISE.

Ah! vous avez du chagrin, je le croi,
 Vous m'en donnez aussi beaucoup à moi:
 Chasser Nanine, & faire un mariage
 Qui me déplaît! non, vous n'êtes pas sage.
 Allez, trois mois ne seront pas passés,
 Que vous ferez l'un de l'autre lasés.
 Je vous prédis la pareille aventure
 Qu'à mon cousin le Marquis de Marmure,
 Sa femme étoit aigre comme verjus,
 Mais entre-nous, la votre l'est bien plus.
 En s'épousant ils crurent qu'ils s'aimèrent,
 Deux mois après tous deux se séparèrent.
 Madame alla vivre avec un galant
 Fat, petit-maitre, escroc, extravagant;
 Et Monsieur prit une franche coquette,

D 4

Une

Une intrigante & friponne parfaite.
 Des soupers fins , la petite maison ,
 Chevaux, habits, maître d'hôtel fripon ,
 Bijoux nouveaux pris à crédit, Notaires,
 Contrats vendus & dettes usuraires :
 Enfin, Monsieur & Madame en deux ans,
 A l'hôpital allèrent tout d'un tems.
 Je me souviens encor d'une autre histoire
 Bien plus tragique, & difficile à croire.
 C'étoit.

LE COMTE.

Ma mere, il faut aller dîner.
 Venez . . . O Ciel! ai-je pû soupçonner
 Pareille horreur!

LA MARQUISE.

Elle est épouvantable.
 Allons, je vais la raconter à table,
 Et vous pourrez tirer un grand profit,
 En tems & lieu, de tout ce que j'ai dit.

Fin du Second Acte.



A C-

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

NANINE, *vêtue en paysanne*, GERMON.

GERMON.

Nous pleurons tous en vous voyant partir.

NANINE.

J'ai tardé trop, il est tems de partir.

GERMON.

Quoi! pour jamais & dans cet équipage?

NANINE.

L'obscurité fut mon premier partage.

GERMON.

Quel changement! Quoi, du matin au soir!
Souffrir n'est rien, c'est tout que de déchoir.

NANINE.

Il est des maux mille fois plus sensibles.

GERMON.

J'admire encor des regrets si paisibles:
Certes, mon maître est bien mal avisé;
Notre Baronne a sans doute abusé
De son pouvoir, & vous fait cet outrage:
Jamais Monsieur n'auroit eu ce courage.

D 5

NA

NANINE.

Je lui dois tout : il me chasse aujourd'hui,
Obéïssons. Ses bienfaits sont à lui,
Il peut user du droit de les reprendre.

GERMON.

A ce trait-là qui diable eût pû s'attendre?
En cet état qu'allez-vous devenir?

NANINE.

Me retirer, long-tems me repentir.

GERMON.

Que nous allons haïr notre Baronne!

NANINE.

Mes maux sont grands ; mais je les lui pardonne,

GERMON.

Mais que dirai-je au moins de votre part
A notre maître après votre départ?

NANINE.

Vous lui direz que je le remercie
Qu'il m'ait rendue à ma première vie ;
Et qu'à jamais sensible à ses bontés,
Je n'oublierai . . . rien . . . que ses cruautés.

GERMON.

Vous me fendez le cœur, & tout à l'heure
Je quitterois pour vous cette demeure.
J'irois partout avec vous m'établir ;
Mais Monsieur Blaise a sù nous prévenir.
Qu'il est heureux ! avec vous il va vivre :
Chacun voudroit l'imiter & vous suivre.

NA-

NANINE.

On est bien loin de me suivre... Ah! Germon,
Je suis chassée... & par qui?...

GERMON.

Le démon

A mis du sien dans cette brouillerie;
Nous vous perdons... & Monsieur se marie.

NANINE.

Il se marie!... Ah! partons de ce lieu,
Il fut pour moi trop dangereux... Adieu...

Elle sort.

GERMON.

Monsieur le Comte a l'ame un peu bien dure:
Comment chasser pareille créature!
Elle paraît une fille de bien.
Mais il ne faut pourtant jurer de rien.

S C E N E II.

LE COMTE, GERMON.

LE COMTE.

EH bien, Nanine est donc enfin partie?

GERMON.

Oui, c'en est fait.

LE COMTE.

J'en ai l'ame ravie.

GERMON.

Votre ame est donc de fer.

LE

LE COMTE.

Dans le chemin
Philippe Hombert lui donnoit-il la main?

GERMON.

Qui? quel Philippe Hombert? Hélas! Nanine,
Sans écuyer, fort tristement chemine;
Et de ma main ne veut pas seulement.

LE COMTE.

Où donc va-t-elle?

GERMON.

Où? mais apparemment
Chez ses amis.

LE COMTE.

A Rémival, fans doute.

GERMON.

Oui, je crois bien qu'elle prend cette route

LE COMTE.

Va la conduire à ce couvent voisin
Où la Baronne alloit dès ce matin:
Mon dessein est qu'on la mette sur l'heure
Dans cette utile & décente demeure:
Ces cent louis la feront recevoir,
Va; . . . garde-toi de laisser entrevoir
Que c'est un don que je veux bien lui faire.
Dis-lui que c'est un présent de ma mere;
Je te défends de prononcer mon nom.

GERMON.

Fort bien; je vais vous obéir.

Il fait quelques pas.

LE

LE COMTE.

Germon,
A son départ, tu dis que tu l'as vûe.

GERMON.

Eh! oui, vous dis-je.

LE COMTE.

Elle étoit abattue?

Elle pleuroit?

GERMON.

Elle faisoit bien mieux,
Ses pleurs couloient à peine de ses yeux:
Elle vouloit ne pas pleurer.

LE COMTE.

A-t-elle

Dit quelque mot qui marque, qui décele
Ses sentimens? As-tu remarqué? ...

GERMON.

Quoi?

LE COMTE.

A-t-elle enfin, Germon, parlé de moi!

GERMON.

Eh! oui, beaucoup,

LE COMTE.

Eh bien, dis-moi donc, traître,

Qu'a-t-elle dit?

GERMON.

Que vous êtes son maître;
Que vous avez des vertus, des bontés;
Qu'elle oubliera tout, hors vos cruautés.

LE

LE COMTE:

Va . . . mais surtout gardes qu'elle revienne.
Germon!

(Germon sort.)

GERMON.

Monsieur.

LE COMTE.

Un mot, qu'il te souvienne
Si par hazard, quand tu la conduiras,
Certain Hombert venoit suivre ses pas,
De le chasser de la belle maniere.

GERMON.

Oui, poliment à grands coups d'étriviere:
Comptez sur moi; je fers fidelement.
Le jeune Hombert, dites-vous?

LE COMTE.

Justement.

GERMON.

Bon, je n'ai pas l'honneur de le connaître;
Mais le premier que je verrai paraître
Sera roisé de la bonne façon;
Et puis après il me dira son nom.

(Il fait un pas & revient.)

Ce jeune Hombert est quelque amant, je gage,
Un beau garçon, le coq de son village.
Laissez-moi faire.

LE COMTE.

Obéis promptement.

GERMON.

Je me doutois qu'elle avoit quelque amant,

Et

Et Blaise aussi lui tient au cœur peut-être :
On aime mieux son égal que son maître.

LE COMTE.

Ah ! cours te dis-je.

SCENE III.

LE COMTE *seul.*

Hélas ! il a raison,

Il prononçoit ma condamnation :

Et moi du coup qui m'a pénétré l'ame,

Je me punis, la Baronne est ma femme ;

Il le faut bien, le sort en est jetté,

Je souffrirai, je l'ai bien mérité.

Ce mariage est au moins convenable :

Notre Baronne a l'humeur peu traitable,

Mais, quand on veut, on fait donner la loi,

Un esprit ferme est le maître chez soi.

SCENE IV.

LE COMTE, LA BARONNE,

LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

OR ça, mon fils, vous épousez Madame.

LE COMTE.

Eh, oui.

LA MARQUISE.

Ce soir elle est donc votre femme,

Elle est ma bru ?

LE

Nanine,

LE COMTE.

Si vous le trouvez bon.

LA BARONNE.

J'aurois, je crois, votre approbation.

LA MARQUISE.

Allons, allons, il faut bien y souscrire;
Mais dès demain chez moi je me retire.

LE COMTE.

Vous retirer! eh, ma mere pourquoi?

LA MARQUISE.

J'emmenerai ma Nanine avec moi.
Vous la chassez, & moi je la marie;
Je fais la nôce en mon château de Brie,
Et je la donne au jeune Sénéchal,
Propre neveu du Procureur Fiscal,
Jean Roc Souci; c'est lui de qui le pere
Eut à Corbeil cette plaisante affaire:
De cet enfant je ne peux me passer;
C'est un bijou que je veux enchasser.
Je vais la marier . . . Adieu.

LE COMTE.

Ma mere,

Ne soyez pas contre nous en colere;
Laissez Nanine aller dans un couvent,
Ne changez rien à notre arrangement.

LA BARONNE.

Oui, croyez nous, Madame, une famille
Ne se doit point charger de telle fille.

LA

LA MARQUISE.

Comment! quoi donc!

LA BARONNE.

Peu de chose.

LA MARQUISE.

Mais.

LA BARONNE.

Rien.

LA MARQUISE.

Rien, c'est beaucoup. J'entends, j'entends fort bien.

Auroit-elle eu quelque tendre folie?

Cela se peut, car elle est si jolie:

Je m'y connais: on tente, on est tenté,

Le cœur a bien de la fragilité.

Les filles sont toujours un peu coquettes,

Le mal n'est pas si grand que vous le faites.

ça, contez-moi, sans nul déguisement,

Tout ce qu'a fait notre charmante enfant.

LE COMTE.

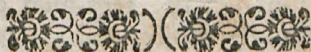
Moi, vous conter?

LA MARQUISE.

Vous avez bien la mine

D'avoir au fond quelque goût pour Nanine:

Et vous pourriez . . .



E

SCE-

S C E N E V.

LE COMTE, LA MARQUISE, LA
BARONNE, MARIN *en bottes.*

MARIN.

ENfin, tout est baclé,
Tout est fini.

LA MARQUISE.

Quoi?

LA BARONNE.

Qu' est - ce ?

MARIN.

J' ai parlé
A nos marchands, j' ai bien fait mon message,
Et vous aurez demain tout l' équipage.

LA BARONNE.

Quel équipage ?

MARIN.

Oui, tout ce que pour vous
A commandé votre futur époux.
Six beaux chevaux, & vous serez contente;
De la berline; elle est bonne, brillante,
Tous les panneaux par Martin sont vernis;
Les diamans sont beaux, très-bien choisis,
Et vous verrez des étoffes nouvelles
D'un goût charmant . . . Oh! rien n' approche
d'elles.

LA

LA BARONNE *au Comte.*

Vous avez donc commandé tout cela?

LE COMTE *à part.*

Oui . . . Mais pour qui?

MARIN.

Le tout arrivera

Demain matin dans ce nouveau carosse,

Et sera prêt le soir pour votre nôce.

Vive Paris pour avoir sur le champ

Tout ce qu'on veut quand on a de l'argent.

En revenant j'ai revû le Notaire

Tout prêt d'ici griffonnant votre affaire.

LA BARONNE.

Ce mariage a trainé bien long-tems.

LA MARQUISE *à part.*

Ah! je voudrois qu'il trainât quarante ans.

MARIN.

Dans ce fallon j'ai trouvé tout à l'heure

Un bon vieillard qui gémit & qui pleure:

Depuis long-tems il voudroit vous parler.

LA BARONNE.

Quel importun! qu'on le fasse en aller:

Il prend trop mal son tems.

LA MARQUISE.

Pourquoi, Madame?

Mon fils, ayez un peu de bonté d'ame;

Et croyez-moi, c'est un mal des plus grands

De rebuter ainsi les pauvres gens.
 Je vous ai dit cent fois dans votre enfance,
 Qu'il faut pour eux avoir de l'indulgence,
 Les écouter d'un air affable, doux ;
 Ne sont-ils pas hommes tout comme nous ?
 On ne fait pas à qui l'on fait injure,
 On se repent d'avoir eu l'ame dure.
 Les orgueilleux ne prospèrent jamais : (*à Marin*)
 Allez chercher ce bon homme.

MARIN.

J'y vais. (*Il sort.*)

LE COMTE.

Pardon, ma mere, il a fallu vous rendre
 Mes premiers soins, & je suis prêt d'entendre]
 Cet homme là malgré mon embarras.

SCENE VI.

LE COMTE, LA MARQUISE, LA
 BARONNE, LE PAYSAN.

LA MARQUISE, *au Paysan.*
 Approchez-vous, parlez, ne tremblez pas.

LE PAYSAN.

Ah! Monseigneur, écoutez-moi de grace :
 Je suis . . . Je tombe à vos pieds que j'embrasse,
 Je viens vous rendre.

LE COMTE.

Ami, relevez-vous,
 Je ne veux point qu'on me parle à genoux,
 D'un

D'un tel orgueil je suis trop incapable,
 Vous avez l'air d'être un homme estimable.
 Dans ma maison cherchez-vous de l'emploi?
 A qui parlai-je?

LA MARQUISE.

Allons, rassure-toi?

LE PAYSAN.

Je suis, hélas! le pere de Nanine.

LE COMTE.

Vous?

LA BARONNE.

Ta fille est une grande coquine.

LE PAYSAN.

Ah! Monseigneur, voila ce que j'ai craint;
 Voila le coup dont mon cœur est atteint:
 J'ai bien pensé qu'une somme si forte
 N'appartient pas à des gens de sa sorte:
 Et les petits perdent bientôt leurs mœurs,
 Et sont gâtés auprès des grands Seigneurs.

LA BARONNE.

Il a raison. Mais il trompe, & Nanine
 N'est point sa fille, elle étoit orpheline.

LE PAYSAN.

Il est trop vrai; chez de pauvres parens
 Je la laissai dès ses plus jeunes ans.
 Ayant perdu mon bien avec sa mere,
 J'allai servir, forcé par la misere,
 Ne voulant pas dans mon funeste état
 Qu'elle passât pour fille d'un soldat,

E 3

Lui

Lui défendant de me nommer son pere.

LA MARQUISE.

Pourquoi cela? Pour moi je considere
Les bons soldats, on a grand besoin d'eux.

LE COMTE.

Qu'a ce métier, s'il vous plait, de honteux?

LE PAYSAN.

Il est bien moins honoré qu'honorable.

LE COMTE.

Ce préjugé fut toujours condamnable:
J'estime plus un vertueux soldat
Qui, de son sang, sert son prince & l'état,
Qu'un important que sa lâche industrie
Engraisse en paix du sang de la patrie.

LA MARQUISE.

ça, vous avez vû beaucoup de combats,
Contez-les moi bien tous, n'y manquez pas.

LE PAYSAN.

Dans la douleur, hélas! qui me déchire,
Permettez-moi seulement de vous dire
Qu'on me promet cent fois de m'avancer:
Mais sans appui comment peut-on percer?
Toujours jeté dans la foule commune,
Mais distingué, l'honneur fut ma fortune.

LA MARQUISE.

Vous êtes donc né de condition?

LA BARONNE.

Fi, quelle idée!

LE

LE PAYSAN à la Baronne.

Hélas : Madame, non ;
 Mais je suis né d'une honnête famille,
 Je méritois peut-être une autre fille.

LA MARQUISE

Que vouliez-vous de mieux ?

LE COMTE.

Eh ! poursuivez.

LA MARQUISE.

Mieux que Nanine ?

LE COMTE.

Ah ! de grace , achevez.

LE PAYSAN.

J'appris qu'ici ma fille fut nourrie,
 Qu'elle y vivoit bien traitée & chérie :
 Heureux alors , & bénissant le Ciel ,
 Vous, vos bontés, votre soin paternel,
 Je suis venu dans le prochain village,
 Mais plein de trouble & craignant son jeune age
 Tremblant encor, lorsque j'ai tout perdu,
 De retrouver le bien qui m'est rendu.

Montrant la Baronne.

Je viens d'entendre au discours de Madame
 Que j'eus raison : elle m'a percé l'ame,
 Je vois fort bien que ces cent Louis d'or,
 Des diamans , sont un trop grand trésor
 Pour les tenir par un droit légitime :
 Elle ne peut les avoir eu sans crime.
 Ce seul soupçon me fait frémir d'horreur,

Et j'en mourrois de honte & de douleur.
 Je suis venu soudain pour vous les rendre,
 Ils sont à vous, vous devez les reprendre;
 Et si ma fille est criminelle, hélas!
 Punissez-moi, mais ne la perdez pas.

LA MARQUISE.

Ah, mon cher fils, je suis toute attendrie?

LA BARONNE.

Ouais, est-ce un songe? Est-ce une fourberie?

LE COMTE.

Ah! qu'ai-je fait?

LE PAYSAN *il tire la bourse & le paquet.*

Tenez, Monsieur, tenez.

LE COMTE.

Moi les reprendre! ils ont été donnés,
 Elle en a fait un respectable usage.
 C'est donc à vous qu'on a fait le message?
 Qui l'a porté?

LE PAYSAN.

C'est votre Jardinier,
 A qui Nanine osa se confier.

LE COMTE.

Quoi! c'est à vous que le présent s'adresse?

LE PAYSAN.

Oui, je l'avoue.

LE COMTE.

O douleur! ô tendresse!

Des

Des deux côtés quel excès de vertu!
Et votre nom? Je demeure éperdu!

LA MARQUISE.

Eh, dites donc votre nom. Quel mystère!

LE PAYSAN.

Philippe Hombert de Gatine.

LE COMTE.

Ah! mon pere?

LA BARONNE.

Que dit-il là?

LE COMTE.

Quel jour vient m'éclairer

J'ai fait un crime, il le faut réparer:

Si vous saviez combien je suis coupable!

J'ai maltraité la vertu respectable.

Hola! courez. *(Il va lui-même à un de ses gens.)*

LA BARONNE.

Et quel empressement?

LE COMTE.

Vite un carosse.

LA MARQUISE.

Oui, Madame, à l'instant,

Vous devriez être sa protectrice;

Quand on a fait une telle injustice,

Sachez de moi que l'on ne doit rougir

Que de ne pas assez se repentir.

Monsieur mon fils a souvent des lubies

Que l'on prendroit pour de franches folies.

E S

Mais

Mais dans le fonds c'est un cœur généreux ;
 Il est né bon, j'en fais ce que je veux.
 Vous n'êtes pas, ma bru, si bienfaisante,
 Il s'en faut bien.

LA BARONNE.

Que tout m'impatiente !
 Qu'il a l'air sombre, embarrassé, rêveur,
 Quel sentiment étrange est dans son cœur ?
 Voyez, Monsieur, ce que vous voulez faire.

LA MARQUISE.

Oui, pour Nanine.

LA BARONNE.

On peut la satisfaire
 Par des présents.

LA MARQUISE.

C'est le moindre devoir.

LA BARONNE.

Mais moi jamais je ne veux la revoir ;
 Que du château jamais elle n'approche :
 Entendez - vous ?

LE COMTE.

J'entends.

LA MARQUISE.

Quel cœur de roche ?

LA BARONNE.

De mes soupçons évitez les éclats.
 Vous hésitez ?

LE COMTE *après un silence.*

Non, je n'hésite pas.

LA BARONNE.

Je dois m'attendre à cette déférence ;
Vous le devez à tous les deux je pense.

LA MARQUISE.

Seriez-vous bien assez cruel , mon fils ?

LA BARONNE.

Quel parti prendrez-vous ?

LE COMTE.

Il est tout pris.

Vous connaissez mon ame & sa franchise :
Il faut parler , ma main vous fut promise ;
Mais nous n'avions voulu former ces nœuds ,
Que pour finir un procès dangereux.
Je le termine , & dès l'instant je donne ,
Sans nul regret , sans détour j'abandonne
Mes droits entiers & les prétentions
Dont il naquit tant de divisions.
Que l'intérêt encor vous en revienne ,
Tout est à vous , jouissez-en sans peine :
Que la raison fasse du moins de nous
Deux bons parens ne pouvant être époux.
Oublions tout , que rien ne nous aigrisse :
Pour n'aimer pas , faut-il qu'on se haïsse ?

LA BARONNE.

Je m'attendois à ton manque de foi :
Va , je renonce à tes présens , à toi.
Traître , je vois avec qui tu vas vivre ,
A quel mépris ta passion te livre.
Sers noblement sous les plus viles loix ,
Je t'abandonne à ton indigne choix.

Elle sort.
SCE-

S C E N E VII.

LE COMTE, LA MARQUISE,
PHILIPPE HOMBERT.

LE COMTE.

NON, il n'est point indigne; non, Madame,
Un fol amour n'aveugla point mon ame.
Tant de vertus qu'il faut récompenser
Doit m'attendrir, & ne peut m'abaisser.
Dans ce vieillard ce qu'on nomme basseffe
Fait son mérite, & voila sa noblesse.
La mienne à moi c'est d'en payer le prix;
C'est pour des cœurs par eux-même annoblis
Et distingués par ce grand caractère
Qu'il faut passer sur la regle ordinaire;
Et leur naissance avec tant de vertus,
Dans ma maison n'est qu'un titre de plus.

LA MARQUISE.

Quoi donc? quel titre? & que voulez-vous dire?

S C E N E VIII.

LE COMTE, LA MARQUISE, NANINE,
PHILIPPE HOMBERT.

LE COMTE *à sa mere.*

SON seul aspect devoit vous en instruire.

LA MARQUISE.

Embrasse-moi cent fois, ma chere enfant.
Elle est vêtue un peu mesquinement:

Mais

Mais qu'elle est belle, & comme elle a l'air sage.

NANINE *courant entre les bras de Philippe Hombert, après s'être baissée devant la Marquise.*

Ah ! la nature a mon premier hommage.

Mon pere !

PHILIPPE HOMBERT.

O Ciel ! ô ma fille ! Ah, Monsieur,
Vous réparez, quarante ans de malheur !

LE COMTE.

Oui ; mais comment faut-il que je répare

L'indigne affront qu'un mérite si rare,

Dans ma maison, pût de moi recevoir ?

Sous quel habit revient-elle nous voir !

Il est trop vil, mais elle le décore,

Non, il n'est rien que Nanine n'honore.

Eh bien, parlez : Auriez-vous la bonté

De pardonner à tant de dureté ?

NANINE.

Que me demandez-vous ? Ah ! je m'étonne

Que vous doutiez si mon cœur vous pardonne.

Je n'ai pas crû que vous puissiez jamais

Avoir eu tort après tant de bienfaits.

LE COMTE.

Si vous avez oublié cet outrage,

Donnez-m'en donc le plus sûr témoignage :

Je ne veux plus commander qu'une fois,

Mais jurez-moi d'obéir à mes loix.

PHILIPPE HOMBERT.

Elle le doit, & sa reconnaissance . . .

NANINE *à son pere.*

Il est bien sûr de mon obéissance.

LE COMTE.

J'ose y compter. Oui, je vous avertis
 Que vos devoirs ne sont pas tous remplis.
 Je vous ai vûe aux genoux de ma mere,
 Je vous ai vûe embrasser votre pere;
 Ce qui vous reste en des momens si doux...
 C'est... à leurs yeux... d'embrasser... votre époux.

NANINE.

Moi!

LA MARQUISE.

Quelle idée! Est-il bien vrai?

PHILIPPE HOMBERT.

Ma fille!

LE COMTE à sa mere.

Le daignez-vous permettre?

LA MARQUISE.

La famille

Ecrangement, mon fils, clabaudera.

LE COMTE.

En la voyant elle l'approuvera.

PHILIPPE HOMBERT.

Quel coup du sort; non, je ne puis comprendre
 Que jusques-là vous prétendiez descendre.

LE COMTE.

On m'a promis d'obéir... je le veux.

LA MARQUISE,

Mon fils.

LE

LE COMTE.

Ma mere il s'agit d'être heureux.
 L'intérêt seul a fait cent mariages :
 Nous avons vû les hommes les plus sages
 Ne consulter que les mœurs & le bien :
 Elle a les mœurs, il ne lui manque rien ;
 Et je ferai par goût & par justice
 Ce qu'on a fait cent fois par avarice.
 Ma mere, enfin terminez ces combats,
 Et consentez.

NANINE.

Non, n'y consentez pas :
 Opposez-vous à sa flâme . . . à la mienne,
 Voila de vous ce qu'il faut que j'obtienne.
 L'amour l'aveugle, il le faut éclairer :
 Ah! loin de lui, laissez-moi l'adorer.
 Voyez mon sort, voyez ce qu'est mon pere :
 Puis-je jamais vous appeller ma mere ?

LA MARQUISE.

Oui, tu le peux, tu le dois ; c'en est fait,
 Je ne tiens pas contre ce dernier trait ;
 Il nous dit trop combien il faut qu'on t'aime,
 Il est unique . . . aussi-bien que toi-même.

NANINE.

J'obéis donc à votre ordre ; à l'amour
 Mon cœur ne peut résister.

LA MARQUISE.

Que ce jour
 Soit des vertus la digne récompense . . .
 Mais sans tirer jamais à consequence.

F I N.

LE ROY

Il n'est point de plus honnête
 L'intérêt leur a été communiqué
 Nous avons vu les dangers les plus
 Ne compter que sur nous & le danger
 Elle a les moyens, il ne les a pas
 Il se fera par force & par subtilité
 Le plus sûr est de se tenir par avance
 Prévenir, sans attendre les coups
 Et contraindre

MAXIME

Non, il y a quelque chose
 Quelque chose de plus grand, de plus
 Y a-t-il un dieu qui se soit fait homme
 L'amour l'a voulu, il se fait homme
 Ah! tout de suite, l'homme est homme
 Voyez mon Dieu, voyez mon Dieu
 C'est le plus grand des hommes

LA MARQUISE

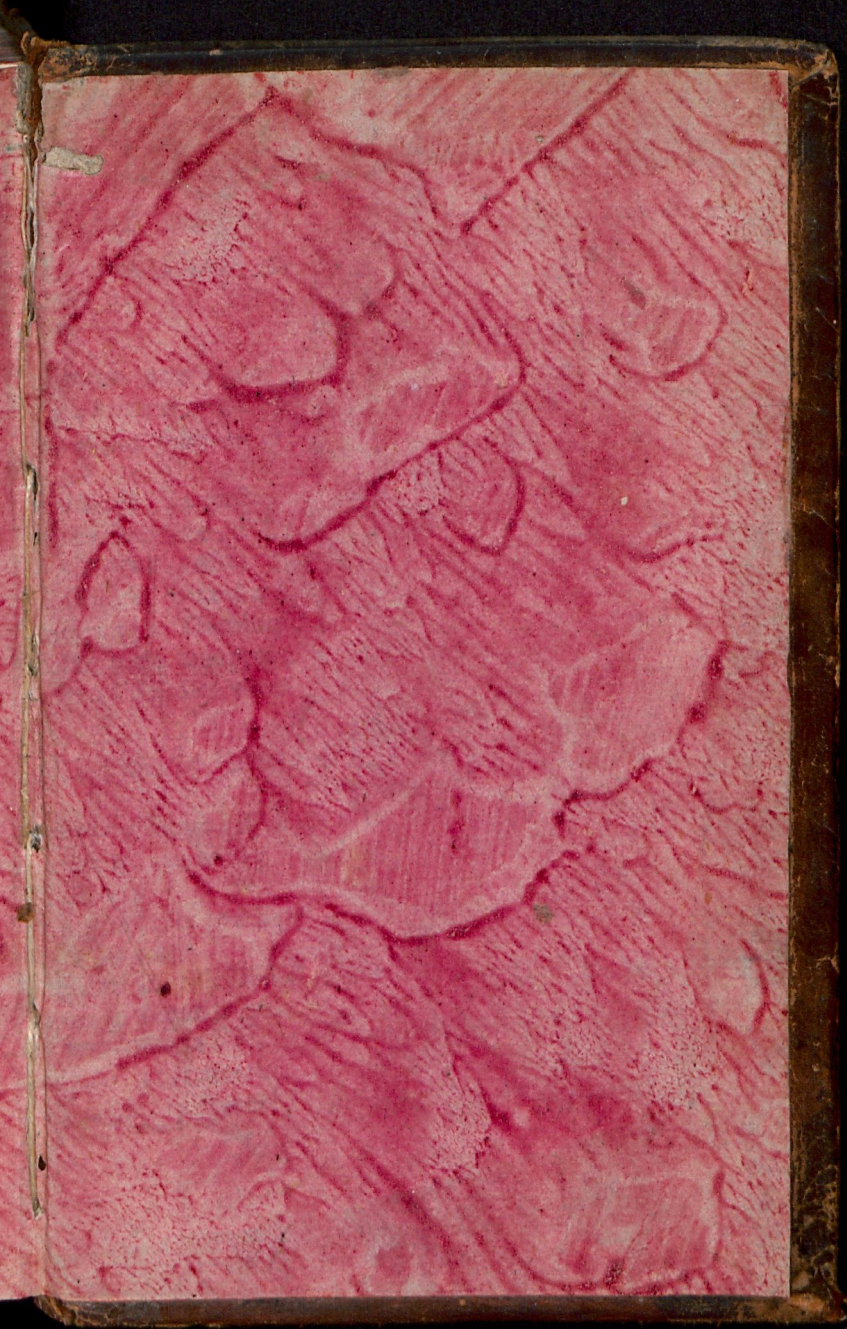
Où, tu le vois, tu le vois, tu le vois
 Je ne suis pas digne de te parler
 Il nous dit tout ce qu'il faut
 Il est digne, digne, digne

Il est digne, digne, digne
 Il est digne, digne, digne

LA MARQUISE

Il est digne, digne, digne
 Il est digne, digne, digne
 Il est digne, digne, digne







Inches

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

13

14

15

16

17

18

19

20

Centimetres

Farbkarte #13

B.I.G.

Blue

Cyan

Green

Yellow

Red

Magenta

White

3/Color

Black

NANINE,

OU

L'HOMME
SANS PREJUGÉ,
COMEDIE

EN TROIS ACTES ET EN VERS,

PAR MONSIEUR

DE VOLTAIRE.



VIENNE EN AUTRICHE,

Chez JEAN PIERRE VAN GHELEN, Imprimeur de
la Cour de sa Majesté Imperiale & Royale.

M D C C L I I I .

2